LE MAGAZINE DES LIVRES
53 RUE DU CHEMIN VERT
92100 BOULOGNE-BILLANCOURT - 01 46 10 21 21

MAI 11
Bimestriel

Surface approx. (cm²) : 1623

Bruno de Cessole « Un authentique écrivain ne peut être

Propos recueillis par Joseph Vebret

Bruno de Cessole, critique littéraire et rédacteur en chef du service culture de *Valeurs actuelles*, a obtenu en 2009 le Prix des Deux Magots pour son premier roman, *L'Heure de la fermeture dans les jardins d'Occident*. Il esquisse dans *Le Défilé des réfractaires*, anthologie très subjective, les portraits d'une cinquantaine d'écrivains français, résistant à toute forme de conformisme et s'inscrivant à contre-courant de la pensée dominante.

— Comment êtes-vous arrivé à la lecture puis à la littérature ?

À mon sens, on ne devient écrivain que parce qu'on a beaucoup lu, très tôt, et après avoir beaucoup lu. Je ne crois pas à la spontanéité créatrice et à l'absence de modèles. Ce sont les grands ou les bons écrivains dans la lecture desquels un jeune garçon s'est plongé qui lui donnent envie de devenir écrivain à son tour. Le premier grand livre que j'ai lu, vers 11ans, était *Guerre et Paix* de Tolstoï, qui n'était pas vraiment de mon âge… L'envoutement fut tel que j'ai passé plusieurs mois immergé dans le XIXe siècle russe, en oubliant totalement la réalité du monde extérieur. Beaucoup de choses m'étaient très certainement passées par-dessus les oreilles, mais j'avais ressenti alors l'irréfutable impression que la « vraie vie » n'était pas les travaux et les jours ordinaires, le train du monde dans lequel on est embarqué malgré soi, mais se confondait avec cette vie plus intense, plus exaltante, qu'est le monde de la fiction littéraire. Sentiment confirmé par le second grand livre, que je pense avoir lu l'année suivante, *Les Illusions perdues* de Balzac. Et si je suis devenu journaliste, une quinzaine d'années plus tard, peut-être est-ce en raison de la fascination exercée par la peinture balzacienne du milieu de la presse, pourtant peu flatteuse, mais si bassement excitante. Après cela, dans un tout autre genre, il y eut l'influence profonde de Montaigne, la découverte de l'introspection, de l'investigation sans complaisance de l'ego, des aventures de la conscience, le jeu avec les références et les citations, qui m'a beaucoup marqué. Voilà mes grandes lectures initiales, qui ont précédé mes premières tentatives d'écriture. Entre 12 et 14 ans, comme de nombreux adolescents j'ai écrit de la poésie, sans autre valeur que sentimentale. Il s'agissait de poèmes inspirés de Victor Hugo, Musset, Verlaine, etc. Ma carrière poétique a finalement été plus brève que celle de Rimbaud, puisque je l'ai interrompue à l'âge de 14 ans ! Mais le goût d'écrire m'était venu, pour mieux me connaître, fixer des moments mémorables. Vers 18-20 ans, j'ai entamé quelques romans que j'ai abandonnés en cours de route. C'était l'époque où je lisais assidûment Schopenhauer, Nietzsche et Cioran, et que se posait à moi la question de la vanité d'écrire, de l'inutilité de l'acte. Mon ambition était alors de ne « pas me réussir », de laisser en jachère mes éventuels talents, de m'abandonner totalement à « l'éminente dignité du provisoire »…

— Robert Poulet disait qu'il fallait avoir vécu, avoir au moins une quarantaine d'années, avant de s'atteler à l'écriture.

En ce qui concerne le roman, je pense qu'il avait raison. Dans le domaine de la poésie ou

de l'essai, la précocité est permise, et avérée. On peut être un poète génial à 20 ans, comme Rimbaud, mais, à l'exception de Radiguet, l'histoire de la littérature française ne compte pas beaucoup de romanciers d'envergure de cet âge. Les grandes oeuvres exigent une certaine maturation, et le passage du temps, avant de s'épanouir.

— À quel âge avez-vous publié votre premier roman ?

Très tard. Il s'agit de *L'Heure de la fermeture dans les jardins d'Occident*, que j'ai commencé à écrire à 25 ou 26 ans, sur lequel j'ai trainé de nombreuses années, en laissant un ou deux chapitres inachevés, à dessein, histoire de ne pas passer à l'étape de la publication.

— Je crois savoir que plusieurs personnes connaissaient l'existence de ce manuscrit et vous poussaient à le faire éditer.

Dans un premier temps, j'avais donné un chapitre à Philippe Sollers qui l'avait publié en 1989 dans *L'Infini*. Puis j'ai signé un contrat chez Grasset, avec Bernard-Henri Lévy qui avait lu un reportage de moi sur Jünger. Il désirait me faire écrire une sorte de portrait entretien, à la manière de ce qu'avait fait Modiano avec Berl. Je lui avais répondu que cela me semblait difficile parce que Jünger était lié à son traducteur de l'époque, Julien Hervier, et que c'est à lui qu'il avait promis un livre d'entretiens. À cette occasion, je lui avais confié écrire un roman, et il m'a demandé à lire les premiers chapitres. Cela l'a intéressé et il m'a fait établir un contrat chez Grasset.

Par la suite, Yves Berger a lu le manuscrit quasi achevé, qu'il a trouvé difficile et surtout misogyne, puis, après sa mort, un autre responsable de Grasset l'a jugé trop peu commercial, et, à juste titre, peu dans l'air du temps. Le hasard a fait que depuis dix ans, Joaquim Vital, qui était à la fois un éditeur et un ami, me pressait de lui communiquer ce manuscrit qu'il savait dans mes tiroirs et qu'il avait envie de lire. J'ai éludé pendant longtemps, puis il y a trois ou quatre ans, je me suis retrouvé en même temps que lui à Lisbonne. Là, il m'a quasiment arraché la promesse de lui donner ce manuscrit. Je le lui ai confié, et deux ou trois semaines plus tard, il m'a dit l'avoir lu très vite et vouloir le publier à la rentrée. Je lui ai répondu qu'il pouvait le considérer comme un manuscrit posthume, mais qu'il m'était impossible d'y retoucher. Je n'écrivais plus de la même façon, et je n'avais plus la même vision du monde, qui était à l'époque très nietzschéenne. Il lui a fallu beaucoup de force de conviction pour me persuader de m'y remettre. J'avais l'impression de lire le manuscrit d'un autre, et je ne voyais que les défauts de jeunesse de ce livre, que j'ai terminé avec douleur. Et finalement, j'ai découvert, une fois le livre publié, que mon blocage par rapport à l'écriture avait disparu.

« Je ne crois pas à la spontanéité créatrice et à l'absence de modèles. Ce sont les grands ou les bons écrivains dans la lecture desquels un jeune garçon s'est plongé qui lui donnent envie de devenir écrivain à son tour. »

Y parviendrai-je ? Je ne sais pas, mais la question de l'achèvement ne sera pas liée à un blocage psychologique par rapport à l'acte d'écrire.

— Vous avez toujours vécu dans la littérature, puisque vous avez été dès vos débuts journaliste littéraire. Comment jugez-vous la critique littéraire d'aujourd'hui ?

Il m'est difficile de ne pas être désabusé ou sévère vis-à-vis de la critique littéraire actuelle, ou de ce qui en tient lieu. À l'époque où j'ai commencé mon métier de journaliste – je devais avoir 25 ans –, la presse publiait encore des articles dignes de ce nom. Je suis frappé en relisant d'anciennes coupures de presse que j'ai gardées, de l'importance et de la qualité des articles consacrés à l'actualité des livres. Il y avait un véritable intérêt pour la littérature en tant que telle, et les journaux lui accordaient la place qu'elle méritait. Au fil des années, j'ai vu la situation se dégrader progressivement mais irrésistiblement. D'abord, l'espace réservé aux livres dans les journaux s'est réduit comme peau de chagrin ; ensuite, la notion de critique même s'est édulcorée, jusqu'à disparaître à peu près complètement. La personnalité de l'auteur, sa surface médiatique, le pouvoir de son éditeur, comptent désormais davantage que l'intérêt du livre en soi. Combien de critiques évoquent ce qui constitue la substance même d'un livre, c'est-à-dire le style ? Combien, quand ils s'attaquent à un livre, s'efforcent de resituer l'auteur dans une filiation, une généalogie littéraire ? Tout se passe comme si l'on évoluait dans une sorte de présent per-

— Le déblocage effectivement a eu lieu puisque vous avez publié, l'année suivante, un deuxième roman,* Le Moins Aimé, *toujours aux éditions de La Différence.

La publication très tardive de ce premier roman a effectivement été une libération. Je me suis souvenu de ce que m'avait dit un jour Jacques Laurent, citant Maurras, à ce sujet : « Le papier supporte tout. » Le fait d'avoir été publié et plutôt bien accueilli – à ma grande surprise, car ce livre allait à contre-courant de l'esprit du temps – a mis fin à mes inhibitions. Dans la foulée, j'ai écrit *Le Moins Aimé*, publié l'année suivante. J'ai en tête les autres romans que je voudrais écrire.

pétuel, sans mémoire, ni culture, ni épaisseur historique. Et la soi-disant critique contemporaine se réduit soit à un bavardage insipide du type « people », soit à un exercice de faire-valoir du journaliste, soit à une complaisance intéressée…

— Jean-Edern Hallier parlait de sous-culture journalistique…

Hallier incriminait volontiers chez les autres ce dont il n'était pas indemne lui-même, avec une mauvaise foi souvent réjouissante… Pour en revenir à la critique, Sainte-Beuve en distinguait trois formes : la critique professorale, la critique journalistique et, si je ne me trompe, la critique des créateurs. Aujourd'hui, la critique journalistique s'est considérablement appauvrie ; la critique professorale est devenue totalement absconse, voire illisible. Reste la critique des créateurs dont le plus grand représentant, pour moi, était Julien Gracq : *Lettrines*, *En lisant en écrivant*… De nos jours, Michel Butor, par exemple, l'incarne avec bonheur. Cette situation, cependant, est propre à la France. Lorsqu'il m'arrive de lire la presse étrangère, je constate que les chroniques littéraires des journaux allemands, italiens, ou anglais échappent en partie aux défauts que l'on peut adresser à la critique journalistique française : la superficialité, le conformisme, le clinquant…

— Votre nouveau livre,* Le Défilé des réfractaires, *est-il un exercice d'admiration ou la nostalgie d'une France qui n'existe plus ?

Je dirais que le projet du livre participe des deux, mais davantage du premier. Bien sûr, c'est un exercice d'admiration, dans la filiation de Cioran, pour des écrivains qui ont été pour moi des intercesseurs, qui ont nourri et éclairé ma vie, qui m'ont confirmé dans mes rejets ou mes prédilections. Comment ne pas leur témoigner de la reconnaissance, et ne pas acquitter ma dette envers eux ? J'ajouterai que l'exercice inverse, la démolition, n'est pas seulement peu estimable, sauf en cas d'imposture manifeste, mais assez facile. On peut toujours, ne serait-ce qu'à partir de quelques phrases sorties de leur contexte, démolir un livre. En revanche, l'exercice de compréhension, d'admiration, est beaucoup plus délicat. J'en veux pour preuve qu'un des grands critiques de cette époque, Angelo Rinaldi, était bien meilleur dans ses éreintements que dans ses éloges.

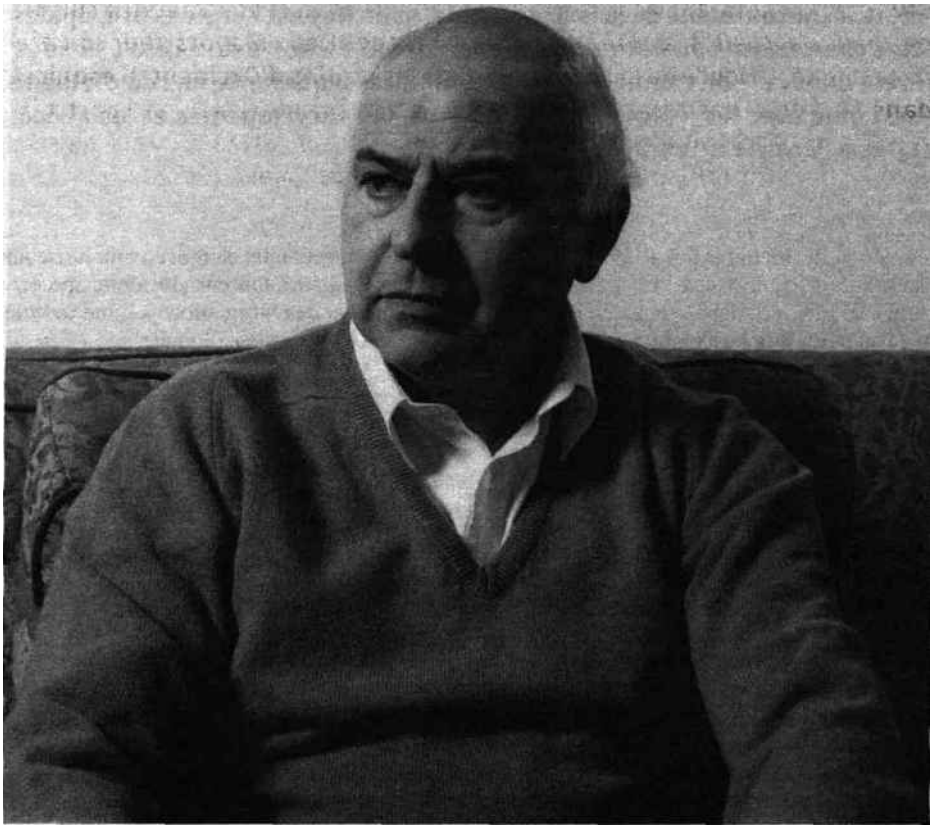
J'ai vécu toute ma vie dans les livres, et à travers les livres. Il n'y a pas de jour où je n'ai pas lu un livre, alors que nombreux sont les jours où je n'ai pas écrit. Et, en dépit des milliers d'ouvrages que j'ai lus, c'est une promesse de bonheur que de savoir qu'il me reste encore tant d'écrivains ou de romans, de poèmes, ou d'essais, à découvrir. Si j'ai un regret par rapport au *Défilé des réfractaires*, c'est d'avoir laissé au bord du chemin un fort contingent d'écrivains qui auraient pu légitimement y figurer : Flaubert, Baudelaire, Lautréamont, Vallès, Gourmont, Jarry, Hugues Rebell, Toulet, Lubicz-Milosz, Drieu, Cingria, Georges Perros ou François Augièras, à qui j'aurais aimé rendre hommage. Pour en revenir à votre question, sans doute y a-t-il aussi une sorte de nostalgie pour une forme de littérature qui est en voie de déperdition.

— Peu de femmes…

Oui, je l'avoue. Je ne me sens pas parti-

culièrement misogyne, mais je dois dire que l'invasion de la littérature contemporaine par les plumes féminines ne me semble pas un signe de bonne santé. Très nettement, le syndrome de la postière en folie, comme le dit Michel Déon, a aujourd'hui atteint beaucoup de jeunes femmes. Il s'agit, souvent, d'une littérature de l'exhibitionnisme, de l'ego hypertrophié, ou du sentiment, qui ne m'intéresse pas beaucoup. Deux femmes figurent dans mon *Défilé des réfractaires* : Colette, qui vaut mieux que l'image convenue qu'on a d'elle, et Catherine Pozzi, grand écrivain, malheureusement morte trop jeune. J'aurais évidemment pu en citer d'autres.

Je regrette par exemple de ne pas avoir pu parler de Louise de Vilmorin ou de Françoise Sagan, mais il est vrai que je n'en ai pas trouvé beaucoup correspondant aux critères de l'écrivain réfractaire. Il en existe davantage à l'étranger, et j'en cite un certain nombre, de Virginia Woolf à Dorothy Parker, de Djuna Barnes à Karen Blixen, en regrettant qu'elles aient eu la mauvaise idée de ne pas écrire en français.



© Photo : Louis Monier

— La vie et/ou l'œuvre peuvent être réfractaires. Vous êtes-vous basé uniquement sur l'œuvre ou sur certaines aspérités de la vie ?

Sur les deux. Beaucoup d'écrivains réfractaires le sont à la fois par le contenu de leur œuvre et par leur comportement existentiel. Cela dit, certains n'ont été réfractaires qu'à un moment donné de leur existence. Je pense par exemple à Aragon. « Pourquoi lui ? » me demandera-t-on, alors qu'on sait qu'il a écrit des poèmes grotesques ou odieux en l'honneur de Staline ou même de Thorez. Parce que son œuvre et son style démentent l'allégeance politique qu'il a pu exprimer. Et sur la fin de sa vie, il a eu le courage de dire qu'il s'était trompé, qu'il n'était pas l'homme qu'on croyait qu'il avait été. Par goût du paradoxe, je me suis amusé à montrer comment Jean d'Ormesson, écrivain couvert d'honneurs, vendant des centaines de milliers d'exemplaires, s'inscrit parmi les réfractaires parce qu'au sein de la tradition qu'il représente, il a tenté une forme de dissidence. D'autres écrivains sont des réfractaires absolus, tant par leur comportement que par leurs écrits, comme André Suarès ou Paul Léautaud.

— Il n'y a pas beaucoup de contemporains dans votre ouvrage. Est-ce à dire que l'époque ne produit plus de réfractaires ?

L'époque produit surtout de faux réfractaires. Le rebelle, aujourd'hui, avance sous couvert de la société de consommation et avec la bénédiction du système dans lequel nous vivons. L'époque abonde en faux réfractaires, qui s'emparent de la posture de l'écrivain maudit, ou arborent la panoplie du véritable réfractaire, alors qu'ils quêtent la reconnaissance et le succès publics.

Cela dit, il existe d'authentiques réfractaires comme Beckett, Michaux, ou, parmi les vivants, Pierre Bergounioux ou Pierre Michon, encore que ce dernier a aujourd'hui été un peu récupéré. J'ai beaucoup hésité concernant Renaud Camus. C'est, bien évidemment, un homme de haute culture, un homme de la « longue mémoire », mais il y a tout de même chez lui une posture narcissique que je trouve très agaçante, et c'est la raison pour laquelle je ne l'ai pas inscrit dans mes réfractaires.

— Vous évoquez dans cet ouvrage beaucoup d'écrivains de droite. Est-ce à dire que le talent littéraire est de droite ?

Je m'en explique assez longuement dans la préface, d'une façon délibérément provocante, en citant la question que Blondin avait posée en 1946 ou 47 : « Et s'il n'était de véritable littérature que de droite ? », en réponse à un article des *Temps Modernes* qui prônait l'engagement de l'écrivain. Si vous faites un tour d'horizon de la littérature française depuis que la notion de droite et de gauche existe, c'est-à-dire depuis la Restauration, vous constaterez que les plus grands écrivains sont des hommes que l'on classerait aujourd'hui à droite où à l'extrême droite. Seuls échappent à cette règle Jules Vallès, Émile Zola, Victor Hugo – et encore, à partir de la seconde moitié de sa vie – et Jean-Paul Sartre. Ce qui représente un pourcentage assez faible. La littérature est sociologiquement à droite, parce que ses conditions d'exercice postulent et ont postulé pendant longtemps une forme d'indépendance matérielle ou économique. Tous les grands écrivains du XIXe siècle, à l'exception notable de Balzac, jusqu'à Proust et Gide, ont été rentiers, ou du moins n'ont pas été obligés d'exercer une activité salariée. Donc, l'art a longtemps été le fruit de la rente. Quand il faut se battre pour gagner sa vie, dans des conditions de précarité absolue, comme Vallès ou Dostoïevski, l'exercice de l'écriture est évidemment difficile. Ensuite, deux autres raisons expliquent, à mon sens, que la littérature serait plutôt à droite. Un écrivain de gauche est plus sensible au message qu'il veut exprimer qu'à la forme dans laquelle il l'exprime. Partant, le souci même de la forme et du style signe une appartenance à ce que l'on peut appeler la droite. Encore que la notion de droite et de gauche appelle des réserves. Antoine Compagnon a bien montré que ces écrivains dits de droite sont surtout des anti-modernes. Et la notion d'anti-moderne est peut-être plus valable que l'appellation « de droite ». Enfin, la plupart des grands écrivains sont des hommes en réaction contre leur époque. Ils se sont posés en s'opposant. Au fond, la littérature se confond avec la revanche symbolique des illusions sociales et des illusions politiques perdues. Un écrivain transmue ses défaites et ses chagrins en victoires, à travers l'écriture. Et c'est une raison pour laquelle un authentique écrivain ne peut être qu'en réaction à son époque.

« On peut toujours, ne serait-ce qu'à partir de quelques phrases sorties de leur contexte, démolir un livre. En revanche, l'exercice de compréhension, d'admiration, est beaucoup plus délicat. »

— Finalement, un vrai critique littéraire à la Thibaudet parle autant de lui que de l'écrivain et de son sujet...

C'est ce que j'explique dans ma préface, et

c'est une des raisons pour lesquelles je me suis un peu étendu sur ce pauvre Sainte-Beuve, aujourd'hui bien oublié. Sainte-Beuve avait déjà noté, à l'époque, que dans les magnifiques portraits qu'il a dressés de ses contemporains ou des écrivains du passé, c'était son propre portrait qu'il esquissait. À travers les écrivains qu'il loue ou qu'il célèbre, un critique trace son autoportrait. Louer dans un livre ce qui correspond à sa propre sensibilité, ce n'est jamais qu'une façon, plus pudique sans doute, et plus réservée, de parler de soi. ■

EXTRAIT

« Par chance, l'adjectif « réfractaire » ne s'entend pas qu'au sens figuré et c'est le sens le plus matériel du mot que je solliciterai Un matériau réfractaire est celui qui n'atteint son point de fusion qu'à une température élevée, et combine plusieurs propriétés remarquables : une haute dureté, une faible vitesse d'évaporation, et une forte résistance aux milieux corrosifs Autant de critères auxquels répond un écrivain réfractaire celui-ci possède une densité particulière qui lui a permis de résister à l'usure du temps, une vitesse d'évaporation faible, qui explique la rémanence de ses écrits, et une forte résistance à la corrosion de son époque comme à celle des époques ultérieures. À ces qualités physiques s'ajoutent quelques traits de caractère psychologiques ou moraux une propension spontanée à l'insoumission, la réticence à plier le genou ou ployer l'échine devant les puissances, la résilience à un grand nombre d'infections mentales ou de traitements hygiéniques.

Bref, chacun à leur façon, ces réfractaires incarnent une insolente indépendance, de l'esprit, du jugement, mais aussi du comportement. Sans pour autant brandir l'étendard de la sécession ou prendre ostensiblement le maquis Car il est des dissidences discrètes qui sont de meilleur aloi que des frondes ostentatoires. Le retrait souriant d'un Joseph Joubert n'a pas moins de valeur que l'opposition bruyante de son ami Chateaubriand, proclamée à son de trompe à tous les vents. La distance prise avec le siècle par Julien Gracq est sans doute plus significative que le bref exil irlandais de Jean-Edern Hallier, téléphonant toutes les deux heures pour savoir si Paris ne l'avait pas oublié La misanthropie revendiquée de Paul Léautaud, clochard cynique, parmi sa ménagerie de Fontenay-aux-Roses, tranche par la forme mais non par le sens sur la retraite studieuse entrecoupée de dialogues avec l'univers entier de Valery Larbaud, le « riche amateur » qui prêta un peu de son dilettantisme raffiné à Barnabooth.. »

LE DÉFILÉ DES RÉFRACTAIRES,
Bruno de Cessole,
L'Éditeur,
512 p., 24 €